

Joanna Kotowska-Miziniak

Université de Wrocław

 ORCID 0000-0002-5891-6578

joanna.kotowska@uwr.edu.pl

« Salir pour nettoyer » : autour de la notion de pureté dans la pensée de G. Bachelard et dans la prose (néo) romanesque de M. Butor

RÉSUMÉ

Le Nouveau romancier Michel Butor bouleverse la vision optimiste des quatre éléments de la nature élaborée, entre 1938 et 1961, par son ancien professeur de philosophie à la Sorbonne, Gaston Bachelard. Celui-ci considère l'air, l'eau, le feu et la terre comme détenteurs de qualités et de valeurs morales, à l'instar de la pureté, qui leur permet de contribuer à la transformation, tant matérielle que spirituelle, d'un monde impur en un univers immaculé. Cinq ans avant la parution du sixième et dernier essai théorique de Bachelard, Butor publie son *Emploi du temps* (1956), roman qui fait vaciller les principes de la vision idéalisée des éléments. Ayant reçu une formation philosophique, le romancier entreprend une polémique littéraire avec le concept de la pureté des éléments, si cher à Bachelard, et fonde l'univers romanesque de son ouvrage sur une antivoie, l'impureté, jusqu'à ce que la saleté omniprésente devienne le cinquième élément, la *quintessentia* symbolique du monde.

MOTS-CLÉS – Michel Butor, Gaston Bachelard, *L'Emploi du temps*, quatre éléments, eau, air, terre, feu, Nouveau roman

“To Dirty in order to Make Clean” : Around the Concept of Purity in the Philosophy of G. Bachelard and in the New Novel of M. Butor

SUMMARY

French New Novelist Michel Butor defies the optimistic vision of four elements of nature developed by his ancient professor of philosophy in Sorbonne, Gaston Bachelard, between 1938 and 1961. Bachelard considers air, water, fire and earth as possessors of qualities and moral values like purity, which allows them to contribute to the transformation – both material and spiritual – of an impure world into an immaculate universe. Five years before the release of Bachelard's sixth and final theoretical essay, Butor publishes *L'Emploi du temps* (1956), a novel that challenges the principles of an idealized vision of elements. Having received a philosophical formation, the novelist undertakes a literary discussion on the concept of purity of four elements – an idea so dear to Bachelard – and

founds his book's universe on an anti-value, impurity, until the omnipresent dirt becomes the Fifth Element, a symbolic *quintessentia* of the world.

KEYWORDS – Michel Butor, Gaston Bachelard, *L'Emploi du temps*, four elements, water, air, earth, fire, New Novel

« [S]alir *pour* nettoyer – corrompre *pour* régénérer »
(Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*)

C'est le propre de l'esprit de contradiction, si naturellement humain, de concevoir l'idée que tout ce qui est immaculé constitue un appel – parfois inconscient – à la salissure. Pour Gaston Bachelard, philosophe et phénoménologue du XX^e siècle, cette relation ne s'arrête pas là : si on salit une matière, c'est pour mieux la nettoyer par la suite. Ainsi, la propreté précède la salissure et la salissure précède (le retour à) la propreté ; la boucle se referme. Dans son essai *La terre et les rêveries de la volonté* (1948)¹, Bachelard s'inspire des écrits alchimiques et constate qu'il y a lieu de « salir *pour* nettoyer – corrompre *pour* régénérer – perdre *pour* sauver – se perdre *pour* se sauver »². Les valeurs ainsi polarisées sont envisagées dans leur aspect dynamique, dans la mesure où elles s'affectent réciproquement dans un mouvement dialectique incessant. Le processus de valorisation se veut fondamentalement contradictoire : « La valorisation, quel qu'en soit l'objet, ne peut avoir d'élan que si elle prend d'abord un recul. La valeur doit jaillir d'une antivaleur. L'être n'a de valeur que s'il émerge du néant »³, affirme Bachelard.

Huit ans après la parution de *La terre et les rêveries de la volonté*, l'ancien élève de Bachelard, Michel Butor, rompt avec l'optimisme du philosophe en publiant son deuxième ouvrage néo-romanesque, *L'Emploi du temps*⁴ (1956), récit à l'architecture complexe et à l'intrigue simpliste d'un polar. L'écrivain fonde l'univers de son roman sur une antivaleur qui non seulement ne jaillit pas de son contraire, mais remet en question l'existence même de cette valeur : il s'agit de l'impureté. Une telle réaction littéraire du romancier envers les idées prônées par son ancien professeur à la Sorbonne (et directeur de son mémoire en philosophie) semble, en apparence, être provoqué par ce fameux esprit de contradiction, mais en réalité, elle n'est qu'un geste d'un bon élève qui a très bien appris sa leçon. Dans un entretien avec André Clavel, Butor admet volontiers le mérite de Bachelard dans la formation de son esprit contestataire : « En ce qui concerne l'épistémologie, il m'a initié à ce qu'il appelait 'la philosophie du non' : une dialectique qui consiste à s'opposer systématiquement

¹ G. Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté : Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 2007 [1948].

² *Ibid.*, p. 235.

³ *Ibid.*, p. 236.

⁴ M. Butor, *L'Emploi du temps*, Paris, Minuit, 1956. Dans la suite de l'article, nous utiliserons l'abréviation *ET*.

aux dogmes du passé, aux savoirs établis, aux préjugés. Cette forme de résistance ne pouvait que me séduire »⁵. Le fruit de cette séduction littéraire, *L'Emploi du temps*, ébranle méthodiquement les fondements de la conception bachelardienne, celle-ci exposée dans six écrits théoriques : *La Psychanalyse du feu* (1938), *L'Eau et les rêves* (1942), *L'Air et les songes* (1943), *La Terre et les rêveries du repos* (1946), *La Terre et les rêveries de la volonté* (1948), *La Flamme d'une chandelle* (1961)⁶. La vision du monde qui y est présentée accentue la bienveillance de la nature-mère, incarnée dans les quatre éléments qui sont considérés comme détenteurs de qualités et de valeurs morales, à l'instar de la pureté, dont l'étude constitue l'objectif du présent article. Essentiellement purs et pourvus de la force purificatrice, le feu, l'eau, l'air et la terre participent à la transformation aussi bien matérielle que spirituelle d'un monde souillé en un univers immaculé. Dans ce cadre sublime de la philosophie idéalisante, la prose romanesque de Butor, bâtie sur une antivalence, réussira-t-elle à défigurer le concept de la pureté bachelardienne ?

1. Le ciel, les oiseaux et les mouches

D'après Bachelard, l'air est un élément emblématique de la pureté. Cette dernière réside dans deux concepts apparemment assez éloignés : l'un est plutôt abstrait (le bleu du ciel), l'autre, matériel (l'oiseau) ; l'un purifie de façon statique (sa présence bienfaitrice), l'autre, de façon dynamique (son déplacement dans l'air). La couleur azurée du ciel épure le monde par sa simple présence bienfaitrice, symbolisant la fraîcheur du beau temps, et l'animal des espaces célestes communique ses qualités purificatrices par un vol joyeux.

Commençons par l'analyse de la couleur. Dans l'essai *L'Air et les songes*, le ciel sans nuages se caractérise par une « infinie transparence »⁷. C'est devant ce « miroir sans tain du ciel vide »⁸ que se réalise la rêverie de Bachelard. Évocateur de la limpidité aérienne, « le bleu du ciel [devient] symbole de la pureté »⁹. Cependant, Butor n'adhère pas à cette idée exaltée. Ainsi, le ciel de Bleston, ville anglaise imaginaire¹⁰ dans laquelle se déroule l'action de *L'Emploi du temps*,

⁵ M. Butor, *Curriculum Vitae, entretiens avec André Clavel*, Plon, 1996, p. 38.

⁶ G. Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949 [1938] ; *Idem, L'Eau et les rêves : Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 2009 [1942] ; *Idem, L'Air et les songes : Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Corti, 2009 [1943] ; *Idem, La Terre et les rêveries du repos : Essai sur les images de l'intimité*, Paris, Corti, 2004 [1946] ; *Idem, La Terre et les rêveries de la volonté : Essai sur l'imagination de la matière*, op. cit. ; *Idem, La Flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1961.

⁷ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, op. cit., p. 216.

⁸ *Ibid.*, p. 217.

⁹ *Ibid.*, p. 224.

¹⁰ Quoique inspirée de Manchester, une métropole fort industrialisée et polluée, où Butor travaille comme lecteur de l'université de 1951 à 1953.

est le plus souvent lourd, nuageux ou brumeux ; c'est une parfaite antithèse de la légèreté de l'air bachelardien. La teinte céleste oscille du gris (ET, 61, 65, 379), jusqu'au rouge, rose, jaune ou violet, mais elle n'est jamais purement bleue. Certes, il y a des cas où le ciel devient « presque bleu » (ET, 148) ou « assez bleu » (ET, 75) et « parv[ient] presque [...] à se faire prendre pour le pur ciel » (ET, 245), mais le narrateur de *L'Emploi du temps*, Jacques Revel, comprend bien par ces « presque » et « assez » que la ville ne tolérerait pas de la vraie limpidité céleste. Il n'y a que le cinéma qui puisse offrir un contrepoint avec ses « travelogues » (les documentaires présentant un site remarquable) sur les endroits ensoleillés, comme la Crète, Petra, Israël et la Mer Morte *etc.*, que le protagoniste regarde avidement et non sans nostalgie. Il s'immerge dans la lumière, dans les couleurs magnifiques, dans le ciel azur et la pureté des paysages montrés sur le grand écran afin de se libérer – ne serait-ce que pour une heure – de la grisaille déprimante de Bleston. Et pourtant, le rôle véritable de ces documentaires euphoriques n'est pas de reconforter le narrateur mais de l'accabler : une fois sorti du cinéma, Revel se sent écrasé par le contraste entre le climat septentrional de la sombre *city* anglaise et celui méridional, doux et somptueux. Une telle comparaison contribue donc à rendre l'atmosphère de Bleston « d'autant plus pesant[e], d'autant plus emprisonnant[e] pour Revel que les films proposent la vision d'un ailleurs au climat idéal »¹¹.

Enlisé dans la ville pour un an – temps d'effectuer son stage dans la société Matthews & Sons –, le protagoniste reste « séparé malgré tout, malgré toutes les apparences et les caresses [...], du pur bleu, de la pure eau, du pur soleil divin, de la terre [...] pur[e] » (ET, 152). Les caresses dont il parle sont les rares journées de beau temps, qui semblent ne servir qu'à réjouir le cœur des gens. Or, Revel s'aperçoit vite que Bleston est moins un espace topographique qu'un organisme vivant, un personnage à part entière, dont l'esprit maléfique s'acharne contre ses habitants¹² :

Pas un nuage ! C'est le quatrième beau soir d'affilée, ce dont j'avais perdu l'espoir. Comme elle est rusée, cette ville ! Ah, par cet allègement de ses chaînes, [...] elle s'efforce d'ébranler et d'obscurcir ! Mais loin de m'abandonner à ces tentations [...], je continuerai à ramper vers la mémoire (ET, 152).

¹¹ A.-C. Gignoux, « La pluie et la nuit gagnent. Le climat septentrional dans *L'Emploi du temps* de Michel Butor », *Nord' Société de Littérature du Nord*, 2013/2, n° 62, p. 67-76, ici p. 72.

¹² Comme l'affirme Stéphane Gallon, en apportant les exemples de *L'Emploi du temps*, « la ville est présentée comme un actant, comme un opposant dysphorique et dangereux : 'Alors j'ai eu l'impression qu'une trappe venait de se fermer, et j'ai sursauté, comme si j'en avais entendu le bruit' (16 mai, p. 43/248). Plusieurs fois, Revel semble même être en danger : [...] 'la gigantesque sorcellerie insidieuse de Bleston m'a envahi et envoûté, m'a égaré loin de moi-même' (15 mai, p. 37/244) ; 'J'ai peur de ne pouvoir m'arracher à la sorcellerie de Bleston' (16 mai, p. 44/248) ; [...] 'Je sentais en Bleston une puissance qui m'était hostile' (29 mai, p. 66/263) ». S. Gallon, *L'emploi du Temps dans L'Emploi du temps de Butor* [thèse doctorale inédite], Université Rennes 2, 2013, p. 108.

Le ciel blestonien, quand il n'est couvert d'aucun nuage, n'a pourtant rien à voir avec ce « miroir sans tain d'une infinie transparence »¹³ que Bachelard dote d'une puissance purificatrice ; au contraire, la ville s'en sert pour tendre un piège adroit à ses citadins. Le beau temps, représenté par un ciel *presque* bleu et un vent doux, sert à créer un semblant d'atmosphère bienveillante qui endort la vigilance des gens. Revel résiste pourtant à cette ruse : ayant compris le rôle de ce « ciel séducteur » (*ET*, 181) qui hypnotise et de ce vent câlin qui mène à l'oubli somnambule (« les mains du vent me séduisent [...], passent leurs doigts sur mes yeux comme pour les fermer » (*ET*, 167), le protagoniste se rend compte que l'élément aérien n'est qu'un outil entre les mains de la malicieuse Bleston. Ainsi, puisque l'essence même de l'air est maculée, un tel ciel n'est plus détenteur de la puissance purificatrice. Pareillement, le vent qui, d'après Bachelard, est associé à un souffle pur transformant la respiration en un vrai bonheur¹⁴, ne contribue pas à la pureté aérienne. Sauf dans les rares cas où il est censé séduire et ensorceler, le vent blestonien est la plupart du temps « âpre et gluant » (*ET*, 11), et l'air, décrit comme « épais, fumeux, carbonisé » (*ET*, 130), demeure lourd et souillé.

Comme la pureté de l'air engendre des êtres purs et ailés¹⁵, il n'est guère surprenant qu'il y ait si peu d'oiseaux chez Butor¹⁶, et même s'il y en a, ce ne sont pas des oiseaux en vol, tant admirés par Bachelard. Dans *L'Air et les songes*, le philosophe déclare que ce qui est doté de caractère immaculé attire les êtres ayant la même nature, et donc la salissure de l'air blestonien ne peut produire que des créatures semblables à lui. Bien que l'univers de *L'Emploi du temps* soit peuplé de quelques types d'oiseaux, il serait difficile de les associer aux êtres réellement aériens. On les désignera plutôt comme terrestres, tels les faisans dont le milieu naturel est le sol, les grues et les canards enfermés dans les cages du jardin zoologique Plaisance Gardens. De par leur aptitude à voler étant restreinte, ils sont non seulement dévalorisés aux yeux de Bachelard (« Ce qui est beau, chez l'oiseau [...], c'est le vol »¹⁷, affirme-t-il), mais aussi exclus du royaume aviaire (une fois « pos[é] à terre [...], il n'est plus, pour la rêverie, un oiseau »¹⁸). En résultat, ailés mais inaptés au vol, sédentaires ou piégés dans des cages, ces créatures malheureuses ne peuvent pas remplir leur rôle d'agents de la pureté, d'abord parce qu'ils ne sont pas aériens.

Ensuite, parce qu'ils sont impurs. Remarquons que, dans *L'Emploi du temps*, tous les oiseaux dont le nom est mentionné (les faisans, les grues et les canards) vivent naturellement dans le voisinage d'une eau stagnante et marécageuse, comme

¹³ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, *op. cit.*, p. 216.

¹⁴ *Ibid.*, p. 301, 308 (la pureté) ; p. 306 (le rapport intime du vent et du souffle) ; p. 309 *et passim* (la joie du souffle, de l'haleine).

¹⁵ *Ibid.*, p. 93.

¹⁶ Et pourtant c'est assez inhabituel chez Butor : il y a beaucoup d'oiseaux dans *Mobile* et dans *Passage de Milan*, le « milan » est, entre autres, un oiseau.

¹⁷ *Ibid.*, p. 86.

¹⁸ *Ibid.*

celle de la rivière Slee qui méandre à travers Bleston¹⁹. Revel note le plumage des faisans éclaboussés par « le ruisseau qui va se jeter dans la Slee » (*ET*, 64). Les rares et solitaires oiseaux blestoniens sont donc alourdis, atterrés, au plumage souillé par les eaux visqueuses de la rivière. Si jamais ils s'envolent, leur voyage aérien n'est, selon la terminologie bachelardienne, qu'un « vol lourd »²⁰, voire une chute ralentie. Le ciel de Bleston n'a apparemment jamais connu le vol léger d'une « alouette pure »²¹ qui amène de l'allégresse aux espaces célestes.

Or, les oiseaux ne sont pas les seuls êtres en ville capables de voler. L'univers de *L'Emploi du temps* est rempli d'autres types d'ailes, cette fois minuscules et membraneuses. Parmi les divers insectes, règnent incontestablement les mouches, devenues synonymes d'impureté²². Ce sont surtout les taons qui mériteraient un regard plus approfondi, car ses traits caractéristiques en font un animal emblématique de la ville. Selon les encyclopédies, le taon est une espèce de grosse mouche dont la femelle pique et suce le sang. Ses larves, qui se développent à partir d'œufs pondus en terrain pourri, vivent dans le sol humide ou dans la boue près des étangs²³. Cette description ne présente-t-elle pas des ressemblances frappantes avec Bleston ? Avec ses terres putréfiées et boueuses, à proximité de la rivière marécageuse, elle constitue un milieu idéal pour ce genre d'insectes. Et de surcroît, la ville elle-même suce les forces vitales de ses habitants à la manière d'un taon hématophage. Sans plus nous éloigner du sujet de l'article, remarquons pour finir que les insectes, tout comme les tristes oiseaux, ne sont pas exempts de la salissure communiquée par l'élément aquatique, comme le montre l'exemple d'un « taon blanc et sale aux ailes trempées dans l'eau de la Slee » (*ET*, 337).

2. La rivière, la pluie et la neige

Dans le chapitre de *L'Eau et les rêves*, consacré à la « morale » de l'élément aquatique, Bachelard constate qu'« une eau pure » est un pléonasme²⁴. Envisagée en tant que « matière pure par excellence »²⁵, l'eau « accueille toutes les images de la pureté »²⁶. Or, l'élément aquatique n'est pas si pur que l'était l'élément aérien : le philosophe reconnaît aussi l'existence de fluides troubles et « maléficiés », mais

¹⁹ Nous caractérisons l'eau blestonienne dans notre article : « La vision dysphorique de Michel Butor : la ville-personnage de *L'Emploi du temps* en tant que *locus terribilis* », *Orbis Linguarum*, 52, 2018, p. 169-184.

²⁰ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, *op. cit.*, p. 30.

²¹ *Ibid.*, p. 113.

²² Curieusement, chez Jean-Paul Sartre, les mouches symbolisent une culpabilité collective.

²³ Note sur le taon rédigée à partir des articles suivants : <http://www.dinosoria.com/taon.htm>, <http://www.mediadico.com/dictionnaire/definition/taon/1> ; consulté le 06.09.2019.

²⁴ *Ibid.*, p. 22.

²⁵ G. Bachelard, *L'Eau et les rêves*, *op. cit.*, p. 153.

²⁶ *Ibid.*, p. 22.

soutient que, dans le manichéisme de l'eau pure et impure, « [l]a balance morale penche sans conteste du côté de la pureté »²⁷. Bref, malgré cette ambivalence inquiétante, « l'eau est portée au bien »²⁸, affirme-t-il fermement. Et c'est justement de ce caractère moral que *découle* la force épurative de l'élément.

En reprenant l'idée du philosophe, Michel Mansuy développe l'aspect purificateur de l'eau : « Limpide, elle invite l'âme à devenir limpide, pure, elle donne envie de laver ses souillures. [...] [I]l y a en nous un instinct de pureté qui désire s'exprimer symboliquement, l'eau est une des substances qui satisfont le mieux ce besoin »²⁹. Nous noterons le désir de Revel de se laver aussitôt après avoir quitté Bleston, afin de se débarrasser de toute attache avec la ville (*ET*, 144, 263). Si, comme le déclare Bachelard, « par la purification, on participe à une force fécondante, rénovatrice, polyvalente »³⁰, c'est justement le contraire de ce que veut Bleston personnifiée.

Tandis que l'eau claire est une métaphore de la pureté, les eaux blestoniennes sont une représentation par excellence de la salissure. L'aquatique blestonien apparaît dans sa triple forme d'eau de la rivière, de la pluie et de la neige. La première, par son apparence sombre, est décrite comme « noire » (*ET*, 190), et par son odeur fétide, comme « méphitique » (*ET*, 284). Loin d'être claire et fraîche, la Slee ressemble aux visqueuses substances issues du charbon, tels le bitume (*ET*, 333) ou la poix (*ET*, 54). Et même si elle ressemble aux « eaux de lavage » (*ET*, 62), elle se trouve aux antipodes de toute force épurative. Pareillement, la « pluie noire » (*ET*, 239) et les « averses noires » (*ET*, 209) maculent tout objet qu'elles touchent : après d'abondantes précipitations, les façades des maisons sont « non pas lavées mais salies de pluie charbonneuse » (*ET*, 96). Et quand la température baisse, toute cette liquidité répugnante se transforme en neige et glace. Mais le changement d'état de la matière n'entraîne pas de changement de ses propriétés. La neige, appelée par Mansuy le « degré suprême de la pureté »³¹, est aussi souillée que l'eau de la Slee et de la pluie, d'où l'oxymore « neige noire » (*ET*, 347). Toute cette « sale neige de Bleston » (*ET*, 294) donne naissance à une nouvelle comparaison déconcertante : « obscur comme la neige » (*ET*, 293). Bref, Butor joue volontiers sur la symbolique des couleurs sombres dans le contexte (anti-)purificateur de l'eau.

3. L'odeur, la lumière et les incendies

À ce duo élémentaire de l'air et de l'eau, dotés par Bachelard de qualités épuratives, vient s'ajouter le feu, dont la nature est plus ambiguë. En effet, selon le philosophe, l'élément igné présente deux propriétés contradictoires : la pureté matérielle

²⁷ *Ibid.*, p. 161.

²⁸ *Ibid.*, p. 161.

²⁹ M. Mansuy, *Gaston Bachelard et les éléments*, Paris, Corti, 1967, p. 205.

³⁰ G. Bachelard, *L'Eau et les rêves*, op. cit., p. 163.

³¹ *Ibid.*, p. 221.

et l'impureté spirituelle. Tandis que cette dernière est associée à l'ardente passion charnelle et à la notion du péché, cette première illustre l'optimisme bachelardien quant au feu perçu comme un symbole de pureté. En marginalisant la dimension religieuse de la purification par les flammes, le philosophe s'occupe avant tout du « principe qui veut que le feu purifie tout »³². Dans cette perspective, il analyse le phénomène de la désodorisation : « Le feu purifie tout parce qu'il supprime les odeurs nauséabondes »³³, explique le philosophe. À Bleston, on aurait bien besoin d'un tel feu pour éliminer les exhalaisons fétides de la Slee, et pourtant l'univers de *L'Emploi du temps* n'est hanté que de « flammes noires [...] et puantes » (ET, 293). Sombre et violent, l'igné blestonien se révèle être le contraire de celui imaginé par Bachelard. Au lieu d'anéantir les impuretés par la désodorisation, il contribue à renforcer les émanations écœurantes qui empoisonnent l'atmosphère de la ville.

Ainsi, les multiples incendies qui se produisent à Bleston (où s'enflamment les boutiques, les baraques, les garages, les fabriques, etc.) ne peuvent certainement pas être considérés comme des « purifications spontanées » susceptibles d'assainir la ville. Vu que tous les incendies proviennent d'une même « flamme [...] dénaturée, pourrie, contaminée au cours de son long cheminement parmi [les] veines [de Bleston] » (ET, 355), la force dévastatrice de l'élément déchaîné exprime plutôt la rage de la ville-personnage qu'une quelconque qualité épurative. Son rôle anti-purificateur est davantage accentué par un effet particulier de l'incendie : une fois le feu éteint, il se dégage des débris brûlés « des âcres relents » (ET, 250), odeurs répugnantes qui contestent une fois encore le principe désodorisant du feu.

Terminons avec le rôle de la lumière dans le phénomène igné. D'après Bachelard, la pureté la plus sublime et la plus idéalisée est le feu réduit à la lumière seule : « [P]arfois le feu brille sans brûler ; alors sa valeur est toute pureté »³⁴, affirme-t-il. Pourtant, si les lois de la physique le permettaient, le feu noir de Bleston brûlerait volontiers sans briller, pour ne pas éclairer le chemin que Revel poursuit afin de se délivrer de l'emprise maléfique de la ville. Le protagoniste cherche à tout prix « une lueur au milieu de cet assombrissement » (ET, 347) pour élucider les mystères de Bleston et rompre ainsi son sortilège, mais la ville « se refuse à l'examen comme si la lumière la brûlait » (ET, 135). Revel comprend par cela que la chance de renverser le pouvoir de Bleston est contenue dans la nature même de l'élément. La dualité immanente du feu (« Il brille au Paradis. Il brûle à l'Enfer. [...] Il est cuisine et apocalypse »³⁵, comme Bachelard en énumère les valorisations contraires), gardé dans les murs de la ville, toujours latent et prêt à éclater, est la clé de sa propre destruction. À la fois destructeur et autodestructeur, l'élément igné est une arme à double tranchant, « [c]ar le feu qui [...] brûle est celui

³² G. Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, op. cit., p. 168.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*, p. 173.

³⁵ G. Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, op. cit., p. 73.

qui [...] éclaire »³⁶, selon la constatation d'Étienne de La Boétie. Si seulement Revel pouvait regagner le contrôle sur l'élément et retrouver dans les sombres flammes de Bleston cette pureté ignée qui illumine la matière et éclaire l'esprit.

4. La boue et la saleté

Conformément à la théorie bachelardienne, il conviendrait de terminer ici l'étude des éléments (anti-)purificateurs, parce que le philosophe n'en dénombre que trois : l'air, l'eau et le feu. Mais l'impureté, dans *L'Emploi du temps*, dépasse ce trio élémentaire et se manifeste également au niveau tellurique. La terre, source d'une saleté omniprésente, occupe une place importante dans le roman de Butor. Faute de théorie appropriée, nous nous bornerons à rapporter et à commenter quelques exemples illustrant le rôle du terrestre dans le fonctionnement du « système salissant » tétraélémentaire dont se sert Bleston pour tourmenter ses habitants.

La malpropreté tellurique s'exprime avant tout par la figure récurrente de la boue³⁷, dont l'influence est aussi bien matérielle que métaphorique. « [L]a boue presque liquide » (*ET*, 67) s'étend le long de la Slee et recouvre les trottoirs (*ET*, 131). Visqueuse, elle salit les vêtements (*ET*, 154), tache aussi bien les objets (*ET*, 198) que les hommes, tel le protagoniste lui-même, qui se décrit comme un « homme couvert de boue, immonde, pitoyable comme un épileptique dans sa transe » (*ET*, 260) avec une « pellicule de boue qui se faisait passer pour [s]a peau » (*ET*, 263). Revel craint que la « crasse de Bleston ne [le] tei[gne] jusqu'au sang, jusqu'aux os, jusqu'aux cristallins de [s]es yeux [...] sentant [...] combien [il] avai[t] déjà dû laisser pénétrer de vase dans [s]on crâne » (*ET*, 261). S'étant insinuée à l'intérieur du corps du protagoniste, la boue imprègne également son entourage, jusqu'à ce qu'il se sente « tout environné d'une sorte de terreur immobile et muette, telle une eau glacée, absolument calme, lourde de boue, qui monterait irrésistiblement dans ce début d'été » (*ET*, 160). Enfin, c'est elle qui transforme tout Bleston en un « grand marécage » (*ET*, 295). Mais l'imagination butorienne ne s'arrête pas là et va jusqu'aux images étonnantes des unions de deux éléments, à l'instar de l'alliance inhabituelle du terrestre et de l'aérien :

Toute la nuit j'étais resté sur mon lit sans pouvoir dormir [...] après cette interminable journée [...], ces longues lentes marches circulaires somnambules sans destination, [...] comme poursuivi par un vol de taons blancs et sales aux ailes trempées dans l'eau de la Slee, ombre me débattant dans *un brouillard de boue* (*ET*, 337, nous soulignons).

³⁶ É. de La Boétie, *Sonnets*, Londres, Éditions de Londres, 2014.

³⁷ Il est à noter que la boue n'est pas une substance strictement terrestre, car elle naît de l'union du terrestre mêlé à l'aquatique. Nous analysons la problématique des « mariages » élémentaires dans notre article : « L'infidélité onirique » dans *L'Emploi du temps* ou comment Michel Butor polémique avec les idées de Gaston Bachelard », *Romanica Wratislaviensia*, LXVI, 2019, p. 179-191.

Puisque nous en sommes au sujet des unions élémentaires, mentionnons le processus de leur contamination réciproque. Pour Bachelard, les matières peuvent communiquer leur propriétés (positives) à l'entourage : « [L]a pureté d'un être donne la pureté au monde où il vit »³⁸, affirme-t-il dans *L'Air et les songes*. Cependant, il en va autrement dans *L'Emploi du temps*, où l'impureté d'un élément contamine le monde où il vit. Dans l'univers romanesque de Butor, les éléments s'infectent constamment et renforcent ainsi la puissance maléfique de Bleston : il suffit que le ciel (l'air) se charge, pour que la pluie (l'eau) tombe et que la rue se couvre de boue (la terre + l'eau). Ou encore, lorsque la neige (l'eau gelée) tombe, l'atmosphère (l'air) de la ville se refroidit jusqu'à l'état glacial et le chauffage (le feu) devient inefficace. Le résultat du fonctionnement de ces chaînes causales se traduit, d'un côté, par la saleté contagieuse de la ville³⁹, et de l'autre, par son caractère inhabitable. Si un seul être pur peut épurer le monde entier, comme le postule Bachelard, Bleston s'en défend adroitement en enveloppant tout son territoire – et chacun de ses habitants – d'une couche de boue. D'ailleurs, la salissure de la ville dépasse ses frontières topographiques : avant même de poser le pied sur le sol blestonien, Revel remarque le « plafonnier sali » (*ET*, 9) du compartiment du train qui le transporte vers cette « city » anglaise, puis, dans la salle d'attente de la gare, il voit des gens très souillés (*ET*, 14), et, par contagion, il finit vite par devenir sale lui-même (*ET*, 17). Pendant son séjour à Bleston, il ne fait qu'ajouter de nouveaux détails à cette première impression déplaisante : « les vitres [...] sales » (*ET*, 146), « les enfants sales » (*ET*, 261), etc. De manière insidieuse, la saleté omniprésente devient le cinquième élément (lat. *quinta essentia*), la quintessence de Bleston l'impure.

5. Vers une conclusion

Dans *L'Emploi du temps*, Butor explore l'aspect volontairement délaissé par Bachelard qu'est l'impureté des matières élémentaires. Alors que le philosophe rêve de trois éléments naturellement purs et purificateurs – l'air, l'eau et le feu – qui forment le monde à leur image et veillent à ce que rien ne souille cet univers immaculé, le néo-romancier nous plonge dans une réalité cauchemardesque à laquelle contribuent tous les quatre éléments primordiaux de la nature. La pureté aérienne, incarnée chez Bachelard par le vol joyeux de l'oiseau et par l'azur du ciel limpide, se transforme chez Butor en un royaume sinistre au ciel bas et lourd, rempli de mouches hématophages. L'eau, synonyme de pureté par excellence, devient son négatif : en tant que représentation de l'impureté, le terme

³⁸ G. Bachelard, *L'Air et les songes*, op. cit., p. 96.

³⁹ Remarquons en marge que la création de Bleston en tant qu'un lieu hostile sur le plan écologique ouvre la voie à une autre étude du roman butorien, cette fois-ci fondée sur une approche éco-critique.

fluide blestonien ne peut que maculer les objets avec lesquels il entre en contact. De même, le feu censé éclairer l'ombre de sa lumière éthérée et anéantir les souillures par sa capacité de désodorisation, se trouve défiguré dans *L'Emploi du temps*. En ce qui concerne la terre, elle se voit, elle aussi, dévalorisée et réduite à la boue répugnante. Et de surcroît, toutes ces puissances collaborent : elles s'entre-contaminent pour mieux communiquer leur impureté au monde environnant, afin de rendre la vie à Bleston encore moins supportable pour ses habitants, y compris pour les étrangers de passage comme Revel. Rien ne reste de la douce vision bachelardienne de la pureté élémentaire.

Reste à savoir dans quelle mesure l'optimisme de Bachelard a constitué une réponse littéraire, bien réfléchie car longuement élaborée, à la réalité de la guerre. En effet, cinq de ses six essais sur les éléments bienveillants ont été écrits et publiés juste avant (1938), pendant (1942, 1943) ou après (1946, 1948) la Deuxième Guerre mondiale. Au moment de cette grande crise des valeurs morales, voire de l'humanité tout entière, qui s'est exprimée dans des courants esthétiques et intellectuels dénonçant l'absurdité de la condition humaine (l'existentialisme, le théâtre de l'absurde, le Nouveau roman), l'attitude positive du philosophe relevait peut-être d'une prise de position face à la réalité. Sans doute profondément marqué, d'abord, par le traumatisme de la Grande Guerre à laquelle il avait participé et qui devait être « La Der des ders », ensuite, par la désillusion puisqu'elle ne le fut pas, Bachelard n'a pas voulu fonder sa philosophie sur la naïveté, mais plutôt sur l'espoir. Abstraction faite de cette expérience personnelle, l'image optimiste mais cohérente du monde qui ressort de ses écrits semble avoir provoqué l'esprit néo-romanesque de Butor, qui, dans son *Emploi du temps*, présente un univers opposé à l'imagination de son ancien professeur de philosophie à la Sorbonne. En remettant en doute certains concepts bachelardiens, telle que la pureté des éléments de la nature, le romancier renouvelle l'approche esthétique et philosophique du monde et re-pose les questions vitales concernant l'interaction entre l'homme, la nature et l'espace urbain.

Bibliographie

- Bachelard, Gaston, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949 [1938]
Bachelard, Gaston, *L'Eau et les rêves : Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 2009 [1942]
Bachelard, Gaston, *L'Air et les songes : Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Corti, 2009 [1943]
Bachelard, Gaston, *La Terre et les rêveries du repos : Essai sur les images de l'intimité*, Paris, Corti, 2004 [1946]
Bachelard, Gaston, *La Terre et les rêveries de la volonté : Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 2007 [1948]
Bachelard, Gaston, *La Flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1961
Butor, Michel, *L'Emploi du temps*, Paris, Minuit, 1956
Butor, Michel, *Curriculum Vitae, entretiens avec André Clavel*, Plon, 1996

- De la Boétie, Étienne, *Sonnets*, Londres, Éditions de Londres, 2014
- Gallon, Stéphane, *L'emploi du Temps dans L'Emploi du temps de Butor* [thèse doctorale inédite], Université Rennes 2, 2013
- Gignoux, Anne-Claire, « La pluie et la nuit gagnent. Le climat septentrional dans *L'Emploi du temps* de Michel Butor », *Nord/Société de Littérature du Nord*, 2 (62), 2013, p. 67-76 <https://doi.org/10.3917/nord.062.0067>
- Kotowska, Joanna, « La vision dysphorique de Michel Butor : la ville-personnage de *L'Emploi du temps* en tant que *locus terribilis* », *Orbis Linguarum*, 52, 2018, p. 169-184
- Kotowska, Joanna, « L'infidélité onirique' dans *L'Emploi du temps* ou comment Michel Butor polémique avec les idées de Gaston Bachelard », *Romanica Wratislaviensia*, LXVI, 2019, p. 179-191 <https://doi.org/10.19195/0557-2665.66.14>
- Manusuy, Michel, *Gaston Bachelard et les éléments*, Paris, Corti, 1967

Joanna Kotowska-Miziniak est enseignante de lettres modernes à l'Université de Wrocław (Pologne). Passionnée par l'œuvre de Claude Simon ainsi que par les motifs de la guerre et des quatre éléments de la nature, elle a consacré plusieurs articles à Simon, à Michel Butor et à Gaston Bachelard. Dernière publication : *L'Eau et la terre dans l'univers romanesque de Claude Simon. L'obsession élémentaire*, Paris, L'Harmattan, 2017, 249 p. (ISBN 978-2-343-13075-0).

	<p>© by the author, licensee Łódź University – Łódź University Press, Łódź, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC-BY-NC-ND 4.0 (https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/)</p>
	<p>Received: 2019-01-18; Accepted: 2021-01-23</p>